

COMPTE RENDU

KLAUS THEWELEIT, *FANTASMÂLGORIES*. Paris, L'Arche, 2016.

RELIEF 11 (2), 2017 – ISSN: 1873-5045. P. 123-127

<http://www.revue-relief.org>

DOI: <http://doi.org/10.18352/relief.979>

Uopen Journals

The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

Klaus Theweleit est un essayiste et sociologue allemand qui étudie la « question du genre » et son impact sur la fabrication du lien social. Dans son livre *Männerphantasien*, publié initialement en 1977-1978, celui-ci élabore une nouvelle interprétation du fascisme. Il fonde en particulier son analyse sur l'étude des rapports compliqués entre les hommes et les femmes dans l'Allemagne des années trente. L'auteur étudie l'émergence d'une certaine forme, promotion et configuration de l'identité masculine dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, nation hantée par la menace imaginaire d'un complot organisé essentiellement par les femmes et les communistes contre le « mâle allemand » : selon lui, le fascisme, en tant que régime politique, serait fondé sur une instrumentalisation profonde des rapports hommes/femmes, afin de se défendre du complot féministe-bolchévique. Pour la première fois, cet essai est traduit en français par Christophe Lucchese et publié par la maison d'édition L'Arche sous le titre *Fantasmâlgories* (2016).

La question initiale du premier chapitre porte sur les particularités pathologiques des caractères masculin/féminin durant la période postérieure aux révolutions de 1918-1923 jusqu'à la chute du fascisme en Allemagne. Le fascisme n'est pas ici réduit à une réalité économique basée sur la crise globale des régimes capitalistes européens après la Première Guerre mondiale. En faisant une lecture documentée et attentive des journaux et des affiches de la propagande nazie, Theweleit met l'accent sur ce qu'il appelle la « dévitalisation du féminin ». Dans le régime hitlérien, les femmes doivent correspondre à l'image idéalisée de la mère et accepter les normes phallogocentriques du régime fasciste, telles que la camaraderie, la communauté de sang, la chasse des animaux et l'amour pour les armes et les uniformes. La femme n'a de la valeur qu'à travers sa fonction maternelle. Une telle « dévitalisation du féminin » renverrait « à la métamorphose du corps féminin en un objet inanimé » (41).

Ainsi, selon l'auteur, le corps de la femme se retrouverait lui-même prisonnier d'un puissant clivage entre deux configurations antagonistes : la 'mère' et la 'putain'. La mère est idéalisée : dans l'imaginaire hitlérien, elle représenterait une figure protectrice capable de sauver ses enfants tout en incarnant la patrie. La putain, en revanche, se laisserait emporter par ses instincts et sa nature désirante. Pour les nazis, la bolchévique serait une putain, incapable de maîtriser son désir ; la communiste – quant à elle – est « pire encore que le pire des communistes » (56) : elle est « une catastrophe naturelle, une anomalie » (56). La surestimation de la mère dans les régimes fascistes serait un mécanisme de défense contre la diversité désordonnée du « féminin » en tant que machine désirante, polymorphe et multiple. La bolchévique est impudique, elle est passionnée par la chasse aux hommes et n'a honte de rien. La mère idéalisée, en revanche, n'aurait pas de désir et serait prête à se sacrifier pour sa patrie.

Dans le deuxième chapitre intitulé « Flots Corps Histoire », l'auteur expose plus précisément les présupposés et fondements pseudo-théoriques de ces raisonnements et amalgames. D'après lui, le freudisme et la psychanalyse post-freudienne ne permettent pas de comprendre la réalité complexe du fascisme. Theweleit indique à plusieurs reprises que dans les régimes fascistes, rien ne serait réellement inconscient : tout est dit et les réalités sont manifestement visibles. De la même manière que Deleuze, en mettant l'accent sur la volonté puissante de la machine désirante, Theweleit met en avant le caractère immaîtrisable du désir dans l'infini de ses trajectoires. Dans *L'Anti-Cédipe*, l'idée freudienne de l'inconscient est réfutée au profit d'une conception plus ouverte de cette notion, qui dépasse le cadre familial restreint et auto-référentiel. Dans son analyse du fascisme, Theweleit précise que le corps en tant que machine désirante est en opposition avec le fascisme comme régime politique, car ce dernier lui enlèverait son caractère vif et polymorphe. À la différence de Freud et des post-freudiens pour qui le fascisme renvoie à une réalité primordiale reposant sur la toute-puissance du père mythique de la horde, Theweleit considère que le régime fasciste n'a pas spécialement besoin d'un récit mythique pour justifier son existence.

En outre, la dévitalisation du corps de la femme correspondrait à la structure psychique du soldat fasciste qui apprendrait à haïr la putain pour son érotisme, et la bolchévique pour sa féminité menaçante. Dans cet imaginaire, la mère et l'infirmière représenteraient les deux figures dévitalisées du corps de la femme. La mère dévitalisée est une femme morte qui n'existerait que pour protéger ses enfants et leur apprendre à aimer la patrie. Elle est dévouée à la reproduction de l'espèce humaine, étrangère à tout érotisme et

prisonnière de sa fonction maternelle. L'infirmière est une autre représentante de la femme morte et du corps dévitalisé. Elle incarne, d'une part, l'existence angélique de la mère et, de l'autre, le caractère intouchable de la sœur. Elle n'est pas à désirer, et le soldat fasciste n'est pas censé tomber amoureux de l'infirmière. Dans les régimes fascistes, nous trouvons l'image de l'infirmière habillée en blanc dans une grande partie des affiches de propagande.

D'ailleurs elle incarne « historiquement le renoncement de la femme bourgeoise à son corps » (86). Theweleit élargit son analyse du fascisme en s'intéressant aux fondements moraux des sociétés de son époque. Il ajoute rapidement que le tabou de l'inceste n'a rien de primordial, contrairement à ce qu'en disent certains psychanalystes et anthropologues, mais correspond aux besoins de l'ordre patriarcal. Son existence serait simplement nécessaire à la survie des lois phallogocentriques de l'organisation masculine de la société. Autrement dit, bien avant qu'il soit un élément constitutif de la psyché humaine, le tabou de l'inceste répond au besoin social de l'ordre et de la cohésion, indispensable au fonctionnement des sociétés patriarcales.

Le troisième chapitre de *Fantasmâlgories* porte sur la question des masses et des contre-formations. Theweleit opère une comparaison entre la masse et l'armée. Alors que ce dernier est une communauté d'hommes aliénée dans l'amour de l'ordre et de l'harmonie, la masse est une vague sans forme et sans *topos* qui n'obéit à aucune règle. Les masses seraient en réalité comme des matières vivantes refusant d'obéir aux lois normalisatrices de l'ordre phallogocentrique. D'ailleurs, Theweleit croit remarquer que les masses révolutionnaires n'ont pas de structure précise, à la différence de l'armée qui repose sur une sacralisation de l'ordre. L'individu qui ne veut pas suivre les commandements est exclu de la communauté et est même parfois sévèrement puni. Les masses sont comme les vagues, imprévisibles et libres dans leurs mouvements. Les masses seraient sans *topos* et seraient indifférentes à l'obsession de l'ordre développée par le fascisme hitlérien. Dans l'armée, les hommes apprennent à aimer leur patrie-mère et en dehors de leur fratrie, ils ne sont en contact qu'avec des infirmières, ces femmes mortes et comme interdites de désirer. « La monumentalité du fascisme est à comprendre comme un mécanisme de sécurité face à la diversité désordonnée du vivant », dit Theweleit (110).

Selon l'auteur, la distinction entre la masse et l'armée est fondamentale pour comprendre les différences entre le peuple et la nation. Le peuple, de la même façon que les masses serait sans structure, spontané, une sorte de matière première sans forme ; la nation serait en revanche une unité cohérente et sans division. L'idéal révolutionnaire met en valeur l'importance des masses et la nécessité de leur émancipation des codes disciplinaires. En cela, il se

confronterait frontalement à la conception fasciste de la société. Theweleit conclut que les nations fascistes accordent une très grande place à l'amour de l'ordre et leur idée de la citoyenneté se fonde certainement sur un certain « virilisme », fortement hostile à l'émancipation des femmes.

Le cinquième chapitre intitulé « Corps masculin et terreur blanche » porte sur la transformation du corps des soldats fascistes comme véhicule de la propagande nazie. Le corps du soldat fasciste est certes dévitalisé comme celui de la femme. La machine de guerre fasciste tente d'anéantir le corps désirant en le dressant et en le soumettant à des punitions dégradantes. L'obsession de l'ordre, de l'obéissance involontaire et de la propreté répriment fortement l'aspect polymorphe du désir de l'homme. Le soldat qui fait les tâches ménagères est rabaissé au même niveau que la prolétaire. En revanche, le corps dressé qui obéit au virilisme de l'armée appartient entièrement à la machine guerrière fasciste. Il doit être sans inconscient, sans désir, sans psyché. Il représente un corps mécanisé. « L'utopie conservatrice du corps mécanisé a bien plutôt pour origine le besoin de maîtriser, de rejeter ce qui est proprement humain : le ça, la force de production de l'inconscient » (358). Le dressage correspond à une « machinisation répressive » du corps désirant, sa transformation en composant passif de l'entreprise guerrière du fascisme. Le dressage n'est pas une simple sorte de conduite ou un simple code vestimentaire mais un ensemble de dispositifs qui dévitalisent le corps de l'homme soldat et le transforment ensuite en objet inerte et inactif de l'entreprise fasciste.

Il serait fastidieux de synthétiser davantage les propos de Theweleit. Elles sont originales en ce sens qu'elles ne mettent pas en avant les infrastructures socio-économiques à l'œuvre dans la genèse du phénomène fasciste. En mettant l'accent sur le désir, l'inconscient et les différents processus de dévitalisation du corps de l'homme et de la femme, Theweleit propose une nouvelle interprétation de la construction de la subjectivité fasciste, un état d'esprit qui repose sur une structure virile, soutenue par les dispositifs machistes tels que les codes du dressage ou une certaine passion pathologique pour l'ordre et l'homogénéité. D'ailleurs, il précise que son objectif est de se demander « jusqu'à quel point une certaine organisation masculine a recherché les conditions de sa survie dans le fascisme ? » (64).

Malgré la nouveauté de son analyse, certains points ne sont pas suffisamment approfondis. Theweleit indique que le tabou de l'inceste est nécessaire à l'organisation phallogocentrique de la société alors que certains anthropologues comme Malinowski, Mead ou Lévi-Strauss précisent que celui existe même dans les sociétés dites matriarcales. D'ailleurs, nous le constatons

également dans les civilisations qui diffèrent totalement de la civilisation occidentale en ce qui concerne l'organisation sociale ou les mœurs. En outre, Theweleit considère le corps humain comme un champ neutre que l'idéologie fasciste formate et encadre selon ses propres critères et désirs, sans prendre en considération la possibilité de la résistance du corps vivant. Mais on pourrait aussi suivre davantage les analyses de Foucault qui montrent que le corps de l'homme soldat ou de la femme infirmière ne sont pas des *tabula rasa* obéissant inconditionnellement aux ordres barbares de l'entreprise guerrière fasciste. Le corps n'est pas un espace vide à former ou à maîtriser, il est vivant, multi-dimensionnel et libre dans ses choix. Ce corps qui refuse parfois d'accepter les ordres de la culture est un sujet que Theweleit néglige.

Theweleit conclut son ouvrage en avançant que le phénomène fasciste hante l'avenir des nations européennes, si elles restent indifférentes à l'égard des normes phallogocentriques qui existent dans leurs systèmes éducatifs, maintenues en grande partie par l'organisation patriarcale de leurs sociétés. La reproduction du phénomène fasciste n'est pas simplement liée à la rupture au sein des rapports de classes dans une société ou à la montée de la xénophobie pour des raisons économiques. Le phénomène fasciste se fonde avant tout sur une certaine politique du corps qui n'est pas étrangère à l'espace social européen contemporain. L'hostilité à l'égard du féminin ainsi que l'instrumentalisation du corps de l'homme peuvent transformer la structure des sociétés et les conduire au fascisme, à n'importe quel moment et dans n'importe quel contexte.

L'avenir est-il libéré du fascisme ? Considérant le renforcement actuel des pouvoirs disciplinaires, les pronostics peuvent être légitimement pessimistes. Telle est en tous les cas la question qui nous interpelle à la lecture de Theweleit car si l'épanouissement de la « machine désirante » ne dépend pas seulement des structures économiques, le retour du fascisme concerne aussi les « sociétés d'abondance » les plus libérales de notre époque.

Amirpasha Tavakkoli (École des Hautes Études en Sciences Sociales)